

Libération

36 culture

Le Pritzker pour l'architecte Zaha Hadid

Créé en 1979, le prix Pritzker (doté de 100 000 dollars), la plus prestigieuse des récompenses dans le domaine de l'architecture, a pour la première fois, dimanche, été décerné à une femme: Zaha Hadid, 53 ans, irakienne d'origine, qui vit à Londres. Après ses études, elle a rejoint l'OMA (Office for Metropolitan Architecture) avec Rem Koolhaas et Elia Zenghelis, avant d'ouvrir son cabinet. Considérée comme une architecte «radicale», on lui doit notamment le centre d'art Rosenthal à Cincinnati (Etats-Unis), l'usine BMW à Leipzig, le futur musée Guggenheim de Taiwan et un opéra à Canton (Chine). Elle a aussi réalisé de nombreuses expositions (New York, Londres, Bruxelles, Venise...), ainsi que collaboré avec le groupe Pet Shop Boys et le chorégraphe belge Frédéric Flamand. Le jury du Pritzker considère comme un «combat héroïque» la traversée architecturale de Zaha Hadid. ◀

E.L.

Théâtre. A Paris, le Rond-Point consacre un festival à l'auteur des «Crabes».

Dubillard bile en tête

Festival Dubillard au théâtre du Rond-Point, Paris VIII^e arrdt.
«Madame fait ce qu'elle dit», tjl à 18h30 jusqu'au 27 mars. «Les Chiens de conserve» et «les Crabes», 21 heures, sflun., sam. 15h30 et 21 heures, dim. 15h30, jusqu'au 28 mars. «Le Jardin aux betteraves», à 20h30 sflun, dim. 15h30. Jusqu'au 9 avril.
Rés.: 0144959821.

A la question: *«Quel spectacle voulez-vous voir?»* des caissières du théâtre du Rond-Point, «Dubillard» répondent souvent les spectateurs. Ils ne sont pas venus voir telle ou telle pièce (sauf ceux attirés par «François Morel et la fille Depardieu»), mais Dubillard. Et ils ont raison car les quatre pièces à l'affiche (d'autres suivront le mois prochain) sont comme les épisodes d'une seule et vaste saga du monde, des plongées dans l'eau délicieusement trouble d'un univers où l'incongru est roi et les rêveries, reines (au pluriel, car c'est un roi polygame). Quel que soit le sujet, on y voit entrer en scène des hurluberlus qui se demandent ce

qu'ils font là. A la fin, il arrive qu'ils aient trouvé la clé du coffre, qui est celle des songes. Le spectateur, lui, s'en laisse conter.

Déglingué. Au début, tout semble à peu près normal. Un couple attend des vacanciers auxquels il a loué sa villa, «le Crabe»; un concertiste répète un morceau de Beethoven, dans une maison de la culture de province; un manitou de l'alimentation pour chiens

«La pérennité d'une œuvre est assurée non par son succès, mais par la survivance de sa mise en doute.»

Roland Dubillard dans «Carnets en marge»

pourchasse celui qui aurait prétendument assassiné sa fille. Et puis, subrepticement, au fil d'une écriture qui savonne joliment la pente du prévisible et des genres répertoriés, tout se dégrade, se déglingue, explose. Les baignoires débordent, les crabes que sont devenus les hommes se mangent entre eux (*les Crabes*). La tête de Beethoven que l'on croyait en bronze renferme peut-être la vraie tête du musicien, et la maison de la culture en forme d'étui à violon devient un engin spatial (*Le Jardin aux betteraves*). Abrégeant la poursuite, le dénommé Garbeau tue ledit Armand avec «le chose», un re-

volver (*les Chiens de conserve*). Il y a un intense plaisir à voir ces pièces coup sur coup. On peut même pousser le vice, voire la vertu, jusqu'à s'offrir en guise d'amuse-gueule (à 18h30) une rasade de *Madame fait ce qu'elle dit*, dernière pièce de Roland Dubillard, dédiée à sa compagne Maria Machado. Une amorce de pièce plutôt, complétée par des extraits des *Carnets en marge* y afférant. On y retrouve un peu l'atmosphère de *la Maison d'os*, mais à l'envers.

Car, étrangement, donc merveilleusement, toutes les pièces de Dubillard se retournent dans leur œuf. Quand Catherine Marnas avait mis en scène *les Chiens de conserve*, en 1996, elle l'avait lue à travers le film burlesque américain. Renouant avec ce travail huit ans plus tard, avec les mêmes accessoires et, en partie, les mêmes acteurs, elle en donne une version plus inquiétante. Deux partis pris qui ne s'excluent pas. Il en va de Dubillard, en ce domaine, comme de Tchekhov: la comédie est un drame et inversement, dans un subtil glissement perpétuel. C'est ce qui manque à la mise en scène de Jean-Michel Ribes, par ailleurs plaisante,

du *Jardin aux betteraves*. Outre un décor parfait de Jean-Marc Stelhé et un François Morel qui parle le Dubillard couramment, le spectacle se veut trop efficace pour laisser s'installer le mystère.

Improbables. Cet alliage difficile a été miraculeusement trouvé par Caterina Gozzi avec *les Crabes*. Le coup de maître, c'est d'avoir réuni des acteurs formant des couples plus qu'improbables. Thierry Bosc et Maria Verdi d'un côté, Luc Antoine Diquero et Maya Mercer de l'autre. Autant que les personnages, leurs styles de jeu (et leurs références théâtrales) s'opposent. Si bien que chacun, tragiquement solitaire, joue la pièce dans une désopilante et dévastatrice cohabitation avec les autres. L'ambivalence dubillardienne tourne à plein régime.

Que des spectateurs viennent demander du «Dubillard» est, en soi, un réjouissant succès. Dans ses *Carnets en marge*, le 17 février 1970, l'ami Roland s'interroge sur le sujet. «*La pérennité d'une œuvre est assurée non par son succès, mais par la survivance de sa mise en doute*», note-t-il, ajoutant: «*J'écris non pour obtenir un succès mais pour que mon angoisse se prolonge.*» ◀

JEAN-PIERRE THIBAUDAT